

Angelos Voutsas, Tasos Karadedos  
Άγγελος Βουτσάς και Τάσος Καραδέδος

## **Le désir et la jouissance chez Massimo Recalcati** **Η επιθυμία και η απόλαυση στον Μάσιμο Ρεκαλκάτι**

La présentation que nous ferons aujourd'hui est le résultat d'un travail de groupe – constitué de Maria Talarunga, Vera Eftychiadou, Jean Ghiastas, Tasos Karadedos, Angelos Voutsas – sur le livre de Massimo Recalcati, *Jacques Lacan : Désir, jouissance et subjectivation*<sup>1</sup>, plus précisément sur le chapitre « désir et jouissance ». C'est aussi le résultat du transfert qui s'est développé entre l'œuvre de l'auteur et les intervenants mêmes.

« La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir. » C'est la dernière proposition faite par Lacan dans le texte des *Écrits* « Subversion du sujet et la dialectique du désir dans l'inconscient freudien<sup>2</sup> ».

Recalcati introduit de cette façon ce grand thème de la doctrine lacanienne : l'antagonisme du désir et de la jouissance peut conduire à la formation de deux lectures divergentes, partiales, et dogmatiques de l'enseignement de Lacan. Ces approches semblent à Recalcati contreproductives parce que chacune de ces lectures aboutit à la mutilation d'une partie de cet enseignement.

Le désir serait corrélé à la dimension réglementaire de la Loi, avec le nom du Père, avec la castration, avec l'Autre, avec le sens du sujet qui est ravagé nostalgiquement d'un manque irrémédiable. La jouissance de son côté bouleverse les positions : l'Autre est remplacé par l'Un, à la place du sujet vient l'objet(a), à la place du manque à être nous avons la force acéphale de la pulsion, substance jouissante, le nom du Père est supplanté par l'affirmation hérétique du *sinthome*.

Qu'est ce qui conduit Lacan à pousser sa théorisation jusqu'à la disparition du mot désir et à le remplacer par le mot jouissance ? Le mot et

---

<sup>1</sup> Massimo Recalcati, *Jacques Lacan : Desiderio, godimento e soggettivazione (soggettivazione)*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 2012.

<sup>2</sup> J. Lacan « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 827.

le sens du désir, avec ses deux significations, le désir en tant que désir de l'objet de l'Autre – version jalouse – et le désir en tant que désir de l'Autre, dont la satisfaction est atteinte à travers la dialectique symbolique de la reconnaissance, se déploie chez Lacan en éclairant sa dimension métonymique. Or, le désir n'est pas satisfait par un quelconque objet, mais il passe d'un objet à l'autre, devient le désir de l'Autre, *désir d'Autre Chose*. Cette position a des retentissements dans la théorie lacanienne du sujet, puisque le caractère métonymique du désir semble dissocier le sujet d'une relation quelconque avec l'Autre. La tendance du sujet à se reporter, toujours inquiète, instable, en position de mouvement de remise en marche, montre qu'il n'y a pas d'objet du désir qui puisse s'incarner dans l'espace du désir ni de l'Autre, ni du point de reconnaissance qui vient de l'Autre comme réponse à sa demande d'être reconnu.

Le sujet est constitué, dès le début, comme divisé, à cause de l'existence du langage, qui annule toutes prémices. Le désir résulte de cette division, de cette *Spaltung* comme sa manifestation propre. Il n'y a pas d'identité initiale du sujet. Son existence doit se représenter ailleurs, à l'endroit qui se trouve dans un lieu tiers. C'est là que le sujet doit se structurer, dans la désorganisation de lui-même, sans laquelle il lui est impossible de se fonder d'aucune manière, ce que nous nommons inconscient.

Dès le séminaire V Lacan suggère que le désir est ce qui excède la dimension signifiante de la demande, comme une transcendance inépuisable, comme attirance du surplus, de l'inutile, sans cesse résidu insatisfait qui forme un sédiment en deçà d'une quelconque satisfaction, comme un résidu d'effacement.

La route qui mène Lacan à la jouissance est celle de la métonymie comme manque à être, qui se propulse du résidu insatisfait, inné à chaque demande et dont la matrice trouve ses racines dans la force originare du besoin.

Ici Lacan prend appui sur la position de Sartre quand celui-ci dit, dans son œuvre *L'Être et le néant*, que la structure du désir est en quelque sorte *une pulsion du manque inné dans chaque désir*. La relation traditionnelle entre désir et sujet se renverse. *Le désir à être* signifie que ce n'est pas le sujet qui se manifeste comme désir, mais c'est le désir qui structure le sujet. Ici, nous nous retrouvons devant le fait que le sujet s'assujettit au désir. Donc, le désir n'est pas la propriété du sujet, et cela s'enracine dans la passion humaine, qui se découvre comme une passion qui, au fond, est une

pulsion du manque même. Le désir trouve dans l'antinomie *toujours indiqué et toujours impossible* sa substance. La passion humaine porte en elle-même un acte d'anéantissement, manque subjectif, comme un schéma destiné à se perdre. Sartre montre qu'au fond, le désir se dévoile comme une passion inutile, au-delà de toute valeur éthique du Bien.

Lacan prend un deuxième appui chez Freud. Dans l'*Interprétation des rêves*, Freud dit que le sujet ne dort pas pour rêver, ou parce qu'il veut parler, mais il rêve pour protéger le sommeil. Le rêve est le gardien du sommeil. Cela est un repli narcissique de la libido et un désinvestissement de la réalité. Lacan, lui, se réfère au « désir de dormir » (de se perdre dans le sommeil) comme hétérogène au désir – comme demande de reconnaissance de l'Autre. C'est ainsi que s'annonce la disjonction entre désir et jouissance. La satisfaction du sommeil semble en effet libérer le sujet de chaque lien avec l'Autre. Le sommeil demeure une jouissance qui échappe à la dialectique du désir de l'Autre.

Le troisième point sur lequel Lacan prend appui est la relecture qu'il fait de Freud, et notamment sur le point où ce dernier parle de la nature de l'inconscient. Là, Lacan, distingue deux lectures opposées : celle de l'inconscient comme sujet du désir, et celle du *Es*, comme expression de la dimension de la contrainte de répétition de la pulsion de mort. Donc, nous concluons que la rencontre avec la jouissance concerne plutôt le surplus et non le manque. C'est la rencontre avec un événement qui supprime le manque.

Dans la suite, Lacan doit se confronter aux paradoxes théoriques issus de la torsion de la position du désir vers le continent de la jouissance. Tout d'abord il examine la position qu'Antigone prend face à la Loi de la Cité dans la tragédie de Sophocle. On extrait deux points de cette analyse, pour les besoins de notre propre présentation. Le premier point concerne le « désir propre » qui est un désir de mort. Cela se relie immédiatement au fait, établi par Freud, que l'homme cherche son mal, veut se perdre, il ne veut pas être guéri (reconnu par Freud dans ses derniers écrits, confirmé par Sartre et Bataille). C'est là où nous amène l'éthique du désir, qui persiste jusqu'à la fin. Le désir peut consumer le sujet en raison de son caractère métonymique.

Le deuxième point important est le fait qu'Antigone se trouve « entre deux morts ». La première mort est celle du corps. La deuxième mort au contraire, concerne la coupure du signifiant. Outre l'anéantissement de l'existence biologique, le signifiant s'introduit comme facteur mortel qui

affecte le corps, entrant dans la vie par un meurtre inaugural. L'explication se trouve dans la logique du signifiant, lorsqu'un signifiant, représentant le sujet pour un autre signifiant, aboutit à l'effacement du corps vivant là où il le représente. Antigone décide de couper la chaîne signifiante, faisant coïncider son être avec le point le plus clair de la coupure signifiante, en le pétrifiant. Sa séparation d'avec la Cité est la pétrification de son être.

Ensuite, Lacan se concentre sur la relation de la jouissance avec le réel, et, dans le séminaire VII, change le rapport entre les trois fondements que sont le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel et insiste sur l'importance de ce dernier. La réalité est une défense contre le Réel, elle a un caractère illusoire, qui se lie directement avec la dimension illusoire du désir, dans sa tentative de retrouver l'objet perdu du désir. Pour Lacan le refoulement originaire freudien demeure un voile-couverture du réel. La réalité et le réel sont hétérogènes. Là où existe l'un, l'autre est impossible. La tendance à la répétition des traces mnésiques freudiennes, avec lesquelles se stratifie l'inconscient, est soulignée par Lacan lorsqu'il dit que le signifiant et la jouissance tendent à coïncider, à s'entrecroiser, à s'entrecouper l'un avec l'autre, au sens où la trace (signifiant) devient la cause de la répétition (jouissance). Notre relation avec la réalité se fonde sur une « *illusion fondamentale* ». On cherche dans la réalité notre objet perdu, l'« *Autre absolu du sujet* ».

Nous ne sommes pas loin ici du sens de la pulsion de mort freudienne (*Todes Trieb*) ni du sens de la jouissance lacanienne. Nous ne sommes pas loin non plus du champ de *das Ding*. Lacan relit Freud dans le séminaire VII mettant en évidence le poids de la pulsion acéphale de mort, y compris dans la doctrine psychanalytique. Il invoque le caractère originaire, primitif de cette intuition dans notre expérience, qu'il a nommé et qui appartient à un lieu en rapport avec la Chose. Dans cette perspective, l'ordre symbolique, l'Autre, semble être une organisation défensive contre la possibilité d'invasion traumatique de la pulsion de mort. De cette manière se forme une défense avant la création des conditions du refoulement.

La Chose correspond à *das Ding*, l'objet perdu, l'objet de la première satisfaction – mythique, qui laisse derrière elle une excitation qui traverse le corps comme une trace, comme indicateur de la jouissance absolue, qui s'éteint là où il s'est inscrit. La Chose est en réalité une non-Chose parce que rayée par l'action du signifiant. L'Autre est là comme une digue face à la capture de la Chose. La Chose serait pour toujours couverte du symbolique, maintenue à distance, de façon qu'elle ne devienne pas catastrophique pour le sujet. Elle dispose de trois caractéristiques : elle est hors-sens, perdue, elle

se trouve dans une autre chose. Elle n'est pas gouvernée par le symbolique bien qu'elle soit le résultat du symbolique. Comme manifestation du Réel, la Chose est en excès quant aux identifications imaginaires – la Chose n'est pas une image – mais aussi quant à la chaîne signifiante : comme réalité muette, elle ne relève pas du langage, mais une fente à l'intérieur du langage.

La Chose est hors-sens, mais elle subit les conséquences de l'action du signifiant. Ce dernier assaille le réel primordial, jusqu'à ce qu'il devienne un vide central, un objet perdu, une non-Chose. Le vide de la Chose devient la condition de la construction du corps pulsionnel. Cela signifie que la Chose est la cause du désir. La trace et les coordonnées de la satisfaction qu'elle laisse, les sédiments dans l'inconscient du sujet, structurent le mouvement du désir comme fondamentalement illusoire, ciblant la retrouvaille de la perception, les premières traces qui sont inscrites comme des traces de la jouissance. Donc, le désir y trouve une nouvelle articulation : le désir ne dépend pas du désir de l'Autre, mais d'un objet qui le provoque, de l'objet (a) comme résidu de la Chose et comme objet cause du désir.

L'objet petit(a) semble être le résidu réel de l'effet symbolique de l'effacement de la Chose qui s'accomplit en l'Autre. C'est la synthèse paradoxale de deux impulsions opposées : c'est ce qui est perdu à cause de l'activité de l'Autre sur la Chose et c'est ce qui reste de ce qui est perdu de l'objet qui cause le désir. Il ne coïncide pas avec la jouissance absolue, mais plutôt avec une jouissance résiduelle, repérée, fendue du signifiant qui donne au sujet la possibilité imaginaire de compenser le manque de la jouissance qui se produit de l'action mortelle du signifiant. L'objet petit (a) exprime cet objet perdu – effacé par le signifiant – et son résidu donne la possibilité au sujet d'avoir accès à une nouvelle version de la jouissance, le plus-de-jouir.

Recalcati revient à Lacan à l'endroit où l'opposition entre désir et jouissance laisse sa place à un abâtardissement mutuel.

Dans un premier temps, cette altération réciproque de ces termes concerne la relation entre le sujet et le langage. Le langage s'identifie avec l'espace du Grand Autre. D'un côté il n'y a pas de sujet Un qui ne soit pas le résultat des surdéterminations des signifiants, de l'Autre, et de l'autre côté, le signifiant phallique manque à l'Autre. Cela signifie que l'Autre ne peut pas soutenir la singularité de l'existence du sujet. Manque qui ouvre un vide, un trou dans le système de l'Autre. L'Autre détermine l'Un et l'Un est un excès dans l'espace de l'Autre.

Dans un deuxième temps, cette même altération concerne le fait que ce n'est pas seulement l'Un du trait Unaire, l'Un qui identifie le sujet, mais

aussi l'Un de la jouissance qui est désengagé de l'Autre, en dehors de chaque relation avec l'Autre, étant retranché de la chaîne primitive. Par conséquent, cette jouissance – jouissance de la pulsion acéphale – si, en tant qu'insoumise au signifiant, est en non-relation avec l'Autre, le sujet est toujours en relation impossible avec cette même jouissance. Il n'y a pas d'éclipse totale du sujet sous le flux informe de la jouissance, parce que le sujet ne peut pas – à cause de l'existence du langage – supprimer la distance qui le sépare de son propre corps. L'Un ne peut pas coïncider avec lui-même. Cela veut dire que l'Un qui jouit comme unique n'est jamais sans l'Autre, parce qu'il n'arrive jamais à réduire la distance que le signifiant produit entre le corps et la jouissance, la fente qui sépare le signifiant et le corps.

Dans un troisième temps, l'abâtardissement de ces deux termes concerne la Chose. D'une part la Chose est insoumise à toute représentation signifiante possible et d'autre part la Chose ne peut exister sans l'Autre, parce c'est elle qui subit le signifiant. La Chose n'est pas seulement liée à l'Un de la jouissance mais aussi à l'Autre. C'est du vide central (de l'Autre) que procède le désir du sujet comme désir de l'Autre. Cela signifie que la jouissance ne se trouve pas en opposition avec le désir, parce que la Chose et l'Autre, la jouissance de l'Un et le désir de l'Autre, relèvent de la relation inhérente de l'Un à l'Autre et vice versa.

Si le désir provient de l'Autre et la jouissance de la Chose, le sujet aura tendance à chercher chez l'Autre ce qui lui manque et sa structure sera une structure du manque à être. Le désir sera une ouverture vers l'Autre comme demande de reconnaissance de l'Autre en tant que sujet divisé à la recherche de son manque. De son côté, la jouissance provenant de la Chose sera autistique, fermée à l'Autre, non dialectique, acéphale, sans sujet, et s'opposera au dogme lacanien sur le sujet et le désir. Lacan situe la jouissance de l'Un dans la théorie du sujet comme divisé, comme sujet du désir de l'Autre, tout en mettant en évidence leur articulation.

Selon Recalcati, Lacan avec ce va-et-vient entre le désir et la jouissance, présente le processus de la subjectivation comme mouvement de l'Autre vers le Un et de l'Un vers l'Autre. Dans cette perspective, il suggère que le désir est le désir de l'Autre, mais, en même temps, il reste le désir de désirer. Et il explique cela dès le séminaire V. Il existe dans le désir comme désir de l'Autre une persistance de l'accomplissement individuel, qui met en confrontation le désir de l'Un avec le désir de l'Autre, afin d'arriver à une reconnaissance du désir propre détaché de l'Autre.

L'appartenance aliénée du sujet à l'Autre, contient toujours un résidu singulier, notamment l'objet (a) qui se montre insoumis à l'Autre même si

c'est lui qui l'a produit. L'existence d'une jouissance n'exclut pas la séparation de la relation avec l'altérité infinie de la non-relation. On sait par le séminaire XX que la relation sexuelle est liée au penchant phallique de la jouissance comme jouissance de l'Un. Cela n'exclut pas une non-relation entre l'Un et l'Autre. Bref, ce mouvement de la rencontre singulière avec la non-relation, le mouvement de l'Un vers l'Autre, de la jouissance vers le désir, est nommé par Lacan « amour ».

L'amour comme possibilité de convergence de l'Un vers l'Autre, c'est, pour Lacan une expérience de conversion pulsionnelle. Nous trouvons ici une des clefs de l'invention lacanienne. La pulsion, comme force acéphale, est continuelle, sans arrêt, sans absences ni interruptions. Par contre, le désir est équivalent à une fonction en manque du phallus, tantôt il se présente pour disparaître, il existe et il n'existe pas, tantôt il émerge et ensuite il plonge. L'amour comme conversion pulsionnelle signifie que la jouissance de l'Un peut se lier avec le désir de l'Autre.

Le corps pulsionnel ne peut pas se soumettre totalement à la demande. Une partie reste sans subjectivation, thème qui a un rapport avec la sublimation. Il existe un côté réel, en dehors du signifiant, sans mots. Il n'est pas possible que toute la force pulsionnelle puisse prendre forme. Le champ de l'articulation signifiante n'épuise pas l'être de la pulsion. La pulsion comme force particulièrement positive peut être satisfaite de son activité même, elle n'est pas satisfaite de la découverte d'un objet, mais par contre, elle est satisfaite de son mouvement même. En ce sens ce n'est pas l'objet qui bouche la pulsion, mais le vide qui permet sa force constante. D'ailleurs le désir comme désir de l'Autre n'est pas une force positive stable comme la pulsion mais un manque à être, et reste de cette manière en relation avec le sujet. Le sujet lui-même n'est pas le maître du désir parce qu'il se divise par l'action de la pulsion. Le désir semble être un produit de l'objet en tant que perdu et déplacé vers le champ de l'Autre.

En laissant apparaître que l'amour est une possibilité de convergence du désir et de la jouissance, Lacan montre l'enjeu du combat analytique, comme un processus de subjectivation qui est activé par l'analyse. Cela vise à l'incorporation de la poussée de la pulsion comme dimension singulière du désir. Nous ne sommes pas loin de la sublimation freudienne. Recalcati se demande si la capacité du sujet à sublimer la pulsion, serait la fin de l'analyse. Pour Lacan, la capacité de sublimation est une possibilité, parmi d'autres, produite par la modération du fantasme fondamental, et qui permet la plasticité pulsionnelle et sa possibilité de produire des formes nouvelles.

L'amour est une possibilité de sublimation puisqu'il relie le désir et la jouissance. Dans l'amour le sujet est, comme dans le désir, manquant, et l'objet se trouve dans l'espace de l'Autre. Tandis que le désir, comme métonymie du manque à être, amène le changement continu de l'objet et rend le même (sujet) insatisfait, l'amour rend à son tour le Même Nouveau, ou, si vous préférez trouve le Nouveau dans le Même<sup>3</sup>. Dans le même sens, le désir – par l'intermédiaire de la conversion de l'amour – peut élever un objet à la dignité de la Chose. Tandis que la jouissance exige la répétition du même pendant que l'objet est indifférent, l'amour convertit la jouissance au désir. Il détache l'Autre de l'Un, ou, si vous préférez, oblige l'Un à s'exposer à l'Autre. Dans ce cas l'amour agit en modifiant l'Un en clos de la jouissance, exposant le désir du sujet à l'existence réelle de l'Autre.

Recalcati revient au lien entre désir et jouissance en se référant au monstre sacré de l'œuvre de Lacan : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ».

Dans ce texte Lacan envisage trois positions concernant la relation entre désir et jouissance :

a. La jouissance est impossible à celui qui parle, à celui qui est soumis à la Loi stricte de la castration, qui est la Loi du langage, parce que la loi se fonde sur cette interdiction. On trouve cela dans le séminaire VII, quand Lacan rappelle la supériorité, selon Levi-Strauss, des lois de la civilisation sur celles de la nature, et que l'interdiction de l'inceste est la condition de l'existence du langage. La jouissance de la Chose est impossible parce que la Loi du Langage l'établit comme telle. La Loi introduit une limite fermant la voie à la jouissance incestueuse, mais c'est la même jouissance, qui impose une limite à la fonction de la Loi, introduisant dans le champ de l'Autre quelque chose que l'Autre ne peut pas régler complètement, sans rebut. Ainsi la Loi s'humanise puisqu'elle est obligée de contenir l'impossible de la jouissance.

La mort de la Chose donne naissance au désir, c'est aussi la position de Lacan dans « Fonction et champs de la parole et du langage en psychanalyse ». La Loi inscrit sur l'homme la dimension de l'impossible

---

<sup>3</sup> « Mentre il desiderio come metonimia della mancanza a essere produce, nel ricambio continuo dell'oggetto, la stessa insoddisfazione, l'amore rende lo Stesso Nuovo o, se si preferisce, coglie il Nuovo nello Stesso », in Massimo Recalcati, *Jacques Lacan : Desiderio, godimento e soggettivazione*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 2012, p. 323.



comme ce qui pose les fondements de la possibilité du désir en tant que force qui prime, afin de conduire à « Autre Chose ». Le désir ouvre au futur, à ce qui n'est pas vu, à ce qui est attendu et Lacan les associe à la veille et la prière, à la révolution et à l'attente. Si la pulsion est la répétition de la même Chose, le désir est transgression et l'exigence d'autre Chose.

b. La deuxième position de Lacan concerne la structure essentielle du « désir inconscient », qui est incestueuse selon Freud. Freud établit l'interdiction de l'inceste comme la Loi primordiale dont proviennent les productions de la culture. Il identifie l'inceste comme le désir fondamental et la Loi inscrit ce désir comme impossible pour l'homme. Et c'est seulement par cette interdiction que se révèle la Chose (das Ding) comme incestueuse. La loi introduit une distance entre le sujet et la Chose de façon à ne pas suivre la voie catastrophique de la « jouissance mortelle », parce que l'objet de l'inceste qui serait la jouissance absolue est un objet interdit.

c. La troisième et dernière position est celle que propose la promesse analytique comme une promesse orientée vers l'appréhension singulière du désir même. Si pour Aristote le bonheur est l'aboutissement d'une discipline de la volonté, si pour Kant et Sade, de manière opposée mais convergente, le bonheur est refusé à l'existence humaine à cause de sa soumission à une loi impérative qui abolit le désir (Tu Dois !/Jouis !), pour Lacan une autre idée du bonheur est l'enjeu de l'analyse. Cela concerne la relation du sujet avec la désobéissante singularité du désir. Au cœur de la promesse analytique se trouve une version du sacrifice alternatif à la névrose, et concerne la discrimination entre sacrifice symbolique et imaginaire. Le culte imaginaire du sacrifice est promu par le Surmoi comme le lieu d'un malentendu décisif sur la Loi comme masochisme moral, comme mortification de la jouissance et de la vie. Au centre de l'éthique du sacrifice se trouve le culte de la culpabilité et de la punition. Le Surmoi est ce qui assujettit par son commandement strict. Par contre, le sacrifice symbolique s'impose par la Loi de la castration au nom de l'humanisation de la vie et non par la mortification masochiste. Dans ce cas la Loi ne constitue pas le lieu de l'oppression mais celui de la délivrance. À quoi pourrions-nous, se demandait Lacan, résumer la Loi de la castration ? Voilà la phrase qui conclut « Subversion du sujet et dialectique du désir » et fait une synthèse admirable de la « promesse analytique » : « La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir. »

Μετάφραση Άγγελος Βουτσάς  
Traduction Angelos Voutsas